

DOCUMENTAIRE



« J'ai retiré la couleur pour ne pas distraire le spectateur du sujet principal », précise le cinéaste belge d'origine amérindienne.



Une nation en sursis

Avec la poésie et la précision du noir et blanc, Sergio Guataquira Sarmiento sonde les sentiments des Cacua, peuple premier colombien dont la culture se meurt.

TATY

Adieu sauvage
Mardi 23.50
France 2

« Je ne comprends pas. Qu'est-ce que c'est la nostalgie ? » Face caméra, filmé dans un noir et blanc mettant en valeur ses yeux brillants et son sourire gêné, Laureno, membre du peuple Cacua, interroge le réalisateur Sergio Guataquira Sarmiento. Pendant quatre mois, le cinéaste bruxellois d'origine amérindienne s'est installé auprès de Laureno et de sa communauté pour essayer de comprendre le mal insondable qui ronge les premières nations colombiennes et pousse au suicide un nombre croissant de leurs jeunes membres. Dans *Adieu sauvage*, diffusé sur France 2, il capture la tristesse, la solitude mais aussi les moments de joie et de tendresse d'une communauté partagée entre tradition et mondialisation.

Une immersion sensible et poétique, retranscrite uniquement en nuances de noir et de blanc. « J'ai voulu réaliser une radiographie émotionnelle de ce peuple. En médecine, les radios impri-

mées en noir et blanc permettent de mieux cerner les éléments potentiellement endommagés. De même, j'ai voulu retirer la couleur pour ne pas distraire le spectateur du sujet principal, pour atteindre le centre des choses », explique Sergio Guataquira Sarmiento. Dans une séquence bouleversante, Laureno raconte, les yeux embués, la disparition de son premier amour. Dans une autre, Angelina, sa compagne, tente de décrire les sentiments qui la lient à Laureno. Plus tard, leur fils explique, décidé, qu'il quittera un jour la communauté. Dans chacun de ces plans, leurs émotions nous apparaissent sans filtre, dans un noir et blanc doux et enveloppant. « La ville est un condensé d'occidentalisation, elle m'a semblé agressive. Tandis que la tendresse qui émane de la jungle nous berce. Pour cela, le noir et blanc utilisé pour filmer la communauté et Laureno est plus chaud », précise-t-il.

Travailler une palette de noirs et de blancs permet également au réalisateur de s'éloigner de codes visuels régulièrement associés au sujet de son documentaire. « Depuis la colonisation, les couleurs de la jungle sont entrées dans notre imaginaire collectif. Il était hors de question pour moi de participer à mon tour à une forme d'exoti-

sation de cet espace et de représenter une jungle verdoyante. Au contraire, passer par le noir et blanc c'est renverser le stigmate et rendre ce lieu avant tout cinématographique », explique-t-il. Avec ces teintes, la différence entre la couleur de la peau des Cacuas et celle, plus claire, du réalisateur – qui apparaît coupant maladroitement du bois avec Laureno et ses camarades, tentant d'attraper un coq ou entraînant l'équipe de football féminine de la communauté – s'estompe aussi. « J'ai voulu rendre la relation sujet filmé/réalisateur la plus horizontale possible », raconte-t-il.

Lui-même descendant d'un peuple autochtone colombien, Sergio Guataquira Sarmiento tente, dans *Adieu sauvage*, de saisir avec humilité et sans surplomb ce qui constitue la culture cacua actuelle. À sa quête initiale s'ajoute une quête initiatique : la recherche de sa propre « indianité ». Un héritage difficile à circonscrire puisqu'en perpétuelle transformation, souligne-t-il : « Là encore, le noir et blanc, immédiatement associé au souvenir, à un temps révolu, fait sens. Puisque je documente la vie d'un peuple dont la culture s'étiolle et qui va peut-être disparaître du fait de l'occidentalisation. » ► Cécile Marchand Ménard